

Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 48 (1975)

Heft: 1

Artikel: Une pionnière du logement social et de l'amélioration de l'environnement : Octavia Hill 1838-1912

Autor: Veillard-Cybulski, M.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-127735>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Octavia Hill **1838-1912**

12

Parmi les figures de proue qui, dans l'Angleterre du XIX^e siècle ont infléchi le régime social, Octavia Hill est l'une des moins connues. Contemporaine d'autres femmes illustres, elle s'est vouée à la réforme du logement ouvrier et à l'amélioration de l'environnement.

C'était une petite femme charmante, d'apparence douce mais douée d'une volonté de fer. Son père, commerçant, avait créé le premier jardin d'enfants. Ayant fait faillite, la famille, qui comptait cinq filles, fut prise en charge par le grand-père maternel, médecin, préoccupé de réformes sociales. La mère était une pionnière de la pédagogie nouvelle. Pour nourrir sa famille, Octavia ouvrit un petit pensionnat de jeunes filles où l'éducation et la préparation à la vie prenaient autant de place que l'instruction. De nombreuses anciennes élèves deviendront par la suite des collaboratrices efficaces et dévouées d'O. Hill. Celle-ci se destinait aux beaux-arts sous la direction de John Ruskin, critique d'art qu'elle admirait profondément. Mais, très jeune, elle entre en contact avec les socialistes chrétiens — très mal vus de la bourgeoisie victorienne ! — et, à 14 ans, on la charge d'une petite coopérative scolaire. Plus tard, la fondation d'une université ouvrière lui confiera l'enseignement du droit ! Cette fille avait de si grands dons — intelligence brillante, dévouement à toute épreuve — qu'on lui confiait toutes sortes de tâches qui provoquèrent un surmenage graduel aboutissant à un krach de sa santé l'obligeant à se ménager, ce qui lui était très difficile. A 28 ans, un héritage la mit pour la première fois à l'aise, car la faillite de son père l'avait d'autant plus gênée qu'elle avait à honneur de payer ses dettes, et cela sur des gains dérisoires, son travail étant presque toujours bénévole. Nantie de quelques fonds, elle ne veut pas en profiter personnellement, mais leur donner une affectation sociale. Ruskin lui conseille de s'occuper des taudis dans lesquels vivent des milliers de familles ouvrières. Elle achète trois immeubles délabrés, les fait réparer et y accueille des prolétaires. Sa seule exigence : le paiement régulier du loyer calculé au juste prix. Pour intéresser les locataires qu'elle visite chaque semaine, elle les encourage à soigner leur logement afin d'éviter des réparations, le bénéfice en résultant étant affecté à des améliorations de leur choix. Elle n'était pas du tout paternaliste, ses relations avec ses locataires étant fondées sur le respect mutuel. Dans la ligne du développement communautaire, qu'elle pratiqua avant la lettre, elle dota ses immeubles de salles-clubs, dont l'emploi était discuté avec les locataires. Ces salles devinrent peu

à peu un centre social. Puis, elle adjoignit un terrain de jeux que des aides bénévoles venaient animer. Alors que beaucoup de gens considéraient d'un œil très sceptique son entreprise, son succès lui valut la gérance de nombreux immeubles populaires. O. Hill avait le talent de trouver parmi ses connaissances, notamment ses anciennes élèves, des femmes intelligentes qui assumaient des responsabilités dans la gérance. Et cela, toujours dans la ligne des relations personnelles avec les locataires.

Un nouveau krach de santé obligea O. Hill à reprendre un long congé ; elle répartit ses tâches entre ses collaborateurs, puis elle partit en voyage. A son retour, elle constata qu'elle n'était pas indispensable et qu'elle pouvait se vouer à d'autres tâches. Elle avait 31 ans. La nouvelle Société pour l'organisation de l'assistance (Charity Organization Society-COS) fit appel à O. Hill. Elle était résolument opposée à la distribution d'aumônes à l'aveuglette et préconisait ce que Mary Richmond allait appeler le « case work », méthode qu'O. Hill appliqua dans le secteur londonien du COS qui lui était attribué. Elle s'imposait par la clarté de ses vues. Aussi fut-elle appelée à faire partie de la Commission royale chargée de réformer l'assistance publique et où ses propositions furent en grande partie acceptées.

Puis, sa réputation de gérante modèle d'immeubles sociaux l'amena à accepter de nouveau la gérance de nombreuses maisons dans les quartiers ouvriers de l'East End. Pour cela, elle formait systématiquement des gérants, les uns bénévoles, d'autres professionnels, tous soigneusement choisis. On s'inspira de son système et de ses principes dans d'autres villes anglaises, puis dans d'autres pays. Bien qu'à la tête d'importantes entreprises, O. Hill refusait de toucher un salaire. Elle vivait très modestement des leçons qu'elle continuait de donner au pensionnat familial. Ses amis estimèrent cette situation inacceptable et réunirent un capital pour la libérer du souci de son entretien.

Par la suite, O. Hill fut amenée à prolonger son travail pour le logement ouvrier qui, d'ailleurs, était de plus en plus pris en charge par les communes, sur la base de nouvelles lois concernant les HLM.

La plupart des logements ouvriers étaient dépourvus de terrains de jeux, de verdure, d'arbres. Pour pallier cette carence qu'elle considérait comme inhumaine — elle-même étant passionnée de la nature — elle organisa des excursions dominicales, puis elle fit campagne pour l'utilisation des terrains vagues et des jardins inutilisés et les aménagea en jardins publics.

O. Hill préconisait la maison familiale, estimant la caserne logement inhumaine, mais les autorités la préféraient pour des raisons économiques.

En 1887 — O. Hill a alors 49 ans — elle crée dans un groupe d'immeubles dont elle assume la gérance un véritable centre communautaire, qui est autogéré et comprend : bibliothèques, salles de cours, de gym, de théâtre, de concerts, etc.

L'amour de la nature qui animait O. Hill lui fait désirer que les familles ouvrières puissent s'évader des villes, le dimanche, et parcourir la campagne. Mais les nombreux grands domaines de la banlieue londonienne étaient clôturés et, par conséquent, fermés au public. O. Hill fit campagne pour le libre accès des forêts et des parcs privés, visant à créer autour de la capitale une ceinture verte. Pour cela, elle fit revivre d'anciens droits de passage, ne reculant pas de faire procès aux

propriétaires rétifs ! A cette fin, elle avait constitué avec des amis une Fondation pour les terrains de jeux et les petits jardins communaux, qui bénéficiait de nombreux dons.

O. Hill avait l'art d'obtenir des fonds importants chaque fois qu'elle en avait besoin. La Fondation acheta des domaines et en reçut gratuitement d'autres, et cela dans tout le pays. Domaines et parcs étaient ouverts au public qui en profitait largement.

Bien que très féminine, pleine de charme, quoique de petite taille, O. Hill ne s'est pas mariée. Elle s'était fiancée dans son jeune âge, mais avait rompu, se rendant compte de son erreur. En revanche, elle était très attachée à sa famille, à sa mère qui vécut très âgée, qui l'avait laissée libre de suivre sa voie non conformiste. Ses sœurs, dont l'une fut sa collaboratrice la plus sérieuse et la plus fidèle, et ses amis lui étaient inconditionnellement dévoués.

Avec l'âge, elle se distança de ses diverses entreprises qu'elle avait si solidement organisées, qu'elles se développaient sans elle. En revanche, elle était de plus en plus ouverte aux problèmes sociaux dont elle suivait l'évolution. Elle était fréquemment consultée aux échelons les plus élevés.

Sentant sa santé décliner, O. Hill mit en ordre toutes les affaires dont elle était responsable. Lucide jusqu'au dernier moment, elle prit congé sereinement de tous les siens et s'éteignit paisiblement le 12 août 1912, à l'âge de 74 ans. Le doyen et le chapitre de Westminster Abbey – le Panthéon britannique – proposèrent à la famille de placer le cercueil de O. Hill dans la fameuse abbaye. La famille déclina, certaine que cela aurait déplu à Octavia qui avait les honneurs en horreur.

Selon Sir Reginald Rowe, qui fut président de la Fondation britannique des sociétés pour l'amélioration du logement, c'est O. Hill qui a fait prendre conscience au peuple anglais du problème du logement. Mais quoique n'étant nullement une théoricienne de ce qu'on appelait la question sociale, elle ne séparait pas le problème du logement du problème social. D'autre part, si – comme elle aimait à le dire – le problème du logement est d'abord un problème de ciment et de tuiles, il était surtout un problème humain, d'où l'importance immense qu'elle attribuait aux relations avec les locataires, relations qu'on situerait actuellement à la fois dans le casework, le travail social de groupe et l'action communautaire. C'est son humanisme foncier, d'inspiration chrétienne, qui a amené O. Hill à porter ses efforts du logement à l'environnement : terrains de jeux, centres communautaires, tourisme pédestre, ouverture au public de domaines privés. Bien que ce développement d'une action très modestement commencée soit logique, O. Hill ne l'a pas envisagé comme un programme planifié. Lorsqu'elle voyait que quelque chose devait être fait et qu'elle pouvait le faire, elle l'entreprenait avec toute son énergie.

M. Veillard-Cybulski

P.S. – Pour la rédaction de cette note, nous avons utilisé la biographie de O. Hill, par Moberly Bell, traduite de l'anglais en allemand par K. Jatho, 328 p., Ed. Schwann, Düsseldorf, 1948.

Une enquête d'un groupe de pédiatres

Le mal de vivre et l'enfant des villes

« On vole à l'enfant, en ville, dans notre civilisation, son droit à l'enfance, sa part de rêve. » Cette constatation inquiétante a été exprimée par le proviseur d'un lycée de la région parisienne, lors d'un débat récemment organisé par le Comité national de l'enfance sur le thème « *Comment élever nos enfants en milieu urbain ?* »

Les résultats d'une enquête menée à Paris auprès de neuf cent cinquante « couples » mère-enfant, et présentée à cette réunion, ont corroboré les inquiétudes de cet enseignant. Ce travail, réalisé par l'équipe du professeur Henri Lestrade, responsable du service de consultation de l'hôpital Hérold, à Paris, avait pour but de déterminer, parmi les éléments qui participent à l'environnement de l'enfant, ceux qui se révèlent comme peu favorables à son épanouissement. C'est à partir d'un entretien unique avec la mère, suivi d'un examen de l'enfant, que cette équipe de pédiatres est parvenue à un certain nombre de conclusions fort intéressantes.

Il apparaît qu'un enfant sur trois présente des troubles du comportement et que plus du tiers, au moment de l'examen médical, avaient déjà présenté des troubles du sommeil. Quant aux mères, leurs réactions à l'entretien avec le pédiatre révèle chez elles un « *mal-être subjectif* » très net : près de la moitié estiment insuffisant le temps qu'elles consacrent à leurs enfants et 58 % d'entre elles se plaignent d'être fatiguées. En outre, selon elles, un père sur trois s'occupe peu de l'enfant et un sur huit pas du tout (parmi ces derniers, la majorité sont employés ou ouvriers ; en revanche, les cadres moyens sont les plus présents à leurs enfants).

Repas familial et télévision

Les auteurs de l'enquête ont volontairement limité leur analyse à trois groupes d'éléments qui participent à l'environnement de l'enfant : le milieu familial, le rythme de vie et son « *élevage* », ainsi que l'environnement construit. Pour ce qui concerne le milieu familial, il ressort que c'est parmi les familles socio-économiques les plus défavorisées que l'on constate le plus de difficultés précoces d'adaptation scolaire. En outre, ces enfants, chez lesquels se révèlent déjà des retards d'acquisition, notamment au niveau du langage, ne peuvent guère espérer les rattraper à l'école maternelle : « *Les effectifs imposés y font obstacle* », soulignent les auteurs du rapport. Un réaménagement complet de l'école maternelle est indispensable ; en particulier, il faudrait la présence de trois adultes enseignants pour un groupe de quarante-cinq enfants, ce qui est loin d'être le cas.